

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 1^{er} MARS 1890

LE REGIMENT

PROLOGUE

MARIÉE PAR ORDRE.—(Suite)

—Il faut tout prévoir, mon père. Et bien que j'en serais infiniment malheureux, j'ai cependant le courage d'envisager cette éventualité. Si Marguerite ne m'aime pas, je ne l'épouserai pas. Donc, je le répète, si je ne deviens pas son mari, si elle est la femme d'un autre, que devrais-je faire ?

—Elle sera ta femme, Georges, crois-moi. Ce sont les vivants qui se trompent. Les mourants ont toujours raison.

Dans la nuit qui suivit, le général se trouva plus affaibli, Georges, qui avait demandé une permission de quelques jours, ne le quitta pas, le soignant, sans cesse penché sur son lit à interroger son visage. Le matin, le blessé entra en agonie. Il mourut vers midi, sans avoir perdu connaissance.

IV

Pontalès vivait une partie de l'année, l'hiver, à Paris, dans un hôtel fort luxueux qu'il possédait rue de Courcelles, et l'été il s'installait régulièrement sur les bords de la Loire, à Malpalu, jolie château Renaissance qui s'élevait sur les coteaux de la rive gauche du fleuve, pas très loin de Blois.

Sa femme et sa fille y passaient la belle saison, car pour lui, ses multiples intérêts l'appelaient sans cesse d'un endroit à un autre, partout où se trouvaient ses manufactures. Il emmenait avec lui son fils Antoine, appelé à lui succéder et dont l'intelligence, l'orgueil et l'insatiable ambition étaient, pour le père, autant de certitudes que le fils ne laisserait pas, après lui, périliter sa fortune.

A Malpalu demeurait toute l'année une sœur de Pontalès, vieille bonne femme à demi infirme que son frère avait installée là, autant pour lui donner ses invalides, car elle était pauvre, que pour qu'elle pût surveiller, en hiver, les gens du château qui ne quittaient pas Malpalu. Le domaine étant assez vaste et Pontalès étant retenu ailleurs par d'autres intérêts plus immédiats, c'était un in-cendant, moitié paysan, moitié bourgeois, du nom de Patoche qui gérait la propriété, s'occupait des cultures, des coupes de bois, des reboisements, percevait les fermages et proposait les améliorations qu'il jugeait indispensables.

Mme de Pontalès, cette Thérèse tant aimée de Cheverny et pour laquelle il devait faire jusqu'au suprême sacrifice de sa vie, aimait beaucoup Malpalu et y revenait toujours avec plaisir. D'une santé délicate, souffrant de la poitrine depuis quelques années, l'air chaud et un peu humide de cette région toute parfumée de l'odeur des sapins la calmait et semblait la rattacher pour quelque temps à la vie.

Marguerite, qui avait alors vingt ans au moment des événements que nous venons de raconter, aimait certes Malpalu autant que sa mère, mais pour d'autres raisons. Cette affection, chez Thérèse, n'était inspirée que par le besoin d'un air plus pur et le soin de sa santé chancelante, tandis que si Marguerite se retrouvait toujours avec joie dans ce joli coin, c'est que son cœur d'enfant, son cœur de jeune fille, y revivait en souvenirs pleins de douceur et de charme troublant. Elle se rappelait avoir joué, autrefois, dans les allées du jardin ou dans les sombres avenues du bois qui s'étendait derrière Malpalu, avec un petit garçon vif, doux et intelligent, Julien Rémondet.

Julien était le fils d'un garde forestier de la forêt de Russy, sur la bordure de laquelle s'élevait le château de Malpalu et le long de laquelle s'é-

tendait le domaine dépendant du château. La maison forestière, avec son petit jardinet et son pré encadré de treillages, pour les défendre contre les incursions des lièvres et des lapins, touchait au parc de Malpalu, de telle sorte que les deux enfants n'avaient que peu de chemins à faire pour se réunir.

Julien Rémondet avait six ou sept ans de plus que Marguerite. Cette différence d'âge n'avait en rien nui à leur amitié. Dans leurs jeux enfantins, isolé près du bois, Julien était trop heureux de trouver une petite fille avec qui il pouvait courir, il y avait chez le garçon comme une sorte de surveillance paternelle. Justement parce qu'il était plus âgé, Mme de Pontalès et la tante ne craignaient pas de laisser Marguerite seule avec lui. Lorsqu'elle disparaissait tout à coup et que Mme de Pontalès s'informait d'elle, si Patoche répondait :

—Elle jone avec le petit Rémondet :

Mme de Pontalès disait :

—C'est bien. Laissons-la jouer. Il veille sur Marguerite.

Cette amitié qui commença de bonne heure, se fortifia d'année en année. Car tous les ans ils se revoyaient. Mais lorsque Julien atteignit ses dix-huit ans et s'engagea, ayant depuis sa plus tendre enfance toujours manifesté l'intention d'être soldat, lorsque Julien, devenu jeune homme, fut obligé de se séparer de Marguerite encore enfant, il n'y avait autre chose, chez l'un comme chez l'autre, qu'une très vive affection. Ils pleurèrent tous les deux et Marguerite faillit être malade. Elle resta plusieurs années sans le revoir.

Loin de l'oublier en pension où elle fut envoyée, elle pensait à lui tous les jours. Elle sut qu'à Sébastopol, il s'était distingué à côté du fils d'un ami de son père, Georges de Cheverny, qu'il avait été nommé sous-officier et décoré de la médaille militaire. Lorsqu'elle revint à Malpalu, pendant un congé qu'il avait pris, et pendant ses vacances à elle, elle senti dans son cœur, à la vue de ce grand garçon à l'allure vigoureuse, aux yeux brillants, à la moustache brune, un trouble mystérieux et très doux. Son cœur battait et s'élançait vers lui et pourtant elle semblait gênée. Quelque chose l'arrêtait. Elle ne savait pas quoi.

Lui, aussi troublé qu'elle du reste, ne se lassait pas de contempler Marguerite qu'il avait laissée fillette et que quelques années avaient consacrée jeune fille. L'impression qu'ils rapportèrent de cette première entrevue fut d'autant plus vive que cette gêne avait été plus accentuée. Tous les deux y rêvèrent la nuit. Tous les deux y pensèrent le lendemain.

Le père Rémondet était toujours garde forestier dans la forêt de Russy et son tirage bordait toujours Malpalu. Marguerite faisait de fréquentes promenades, chassant, dessinant, montant à cheval ou allant pêcher dans le Cosson ou dans la Loire.

Et Julien, lorsqu'il ne la rencontrerait point par hasard, cherchait toutes les occasions de la voir.

De telle sorte qu'il ne se passe guère de jours sans que, même pendant cinq ou six minutes, ils ne fussent en présence et s'échangeassent quelques paroles. Ils ne s'étaient jamais dit un seul mot d'amour, et cependant déjà ils s'émaient profondément.

Les mois de congé de Julien Rémondet, les mois de vacances de Marguerite de Pontalès passèrent comme un songe. Lorsque Marguerite fut partie et que Julien se retrouva dans son régiment qui tenait garnison à Vendôme, il se demanda, ainsi que l'on fait parfois quand on se réveille, si vraiment il ne se trompait pas, si vraiment son imagination ne l'emportait pas dans quelque chimérique vision.

Cent fois il se dit :

—M'aime-t-elle ? Est-ce possible ? Ce serait un bonheur si grand !

De son côté, Marguerite, lorsqu'elle quitta la pension pour ne plus y retourner, passa encore l'été à Malpalu entre sa mère et sa tante ; que de fois elle s'était demandé, en voyant venir ces vacances désirées :

—Que fait Julien ? Prendra-t-il un congé ?

A peine installée à Malpalu, elle courut jusqu'à la forêt. Elle se disait bien qu'un soldat n'est pas libre et, même sous-officier, n'obtient pas des con-

gés comme il les désire. Cependant l'espérance la conduisait. Il lui semblait qu'il n'était pas possible qu'elle ne revît pas Julien. Et elle s'éloignait de Malpalu, traversait le parc, entraînait dans la forêt de Russy, recherchant tous les endroits qui lui rappelaient tous les souvenirs. Toute la vie de son cœur était là, autour d'elle.

Un jour, ils s'étaient assis contre cette barrière blanche ; une autre fois, elle avait déchiré sa robe contre les épines de ce fourré qu'elle avait voulu traverser malgré lui ; dans cette source glacée, aux eaux limpides comme un cristal, ils avaient bu souvent.

Tous ces souvenirs lui revenaient en foule, pendant qu'elle marchait. Mais elle se trouvait ce jour-là bien seule. La forêt lui paraissait bien triste. Celui qui faisait la joie de cette forêt, qui en aimait la solitude, celui-là n'était pas auprès d'elle. L'habitation du père Rémondet n'était pas loin. Même, de l'avenue où elle venait de s'arrêter, il lui semblait apercevoir le toit de tuiles rouges derrière les feuilles et les branches.

Deux ou trois fois elle était venue chez le garde pour éviter des orages qui l'avaient surprise et dont elle avait peur. Rémondet l'avait reçue avec la franchise et la cordialité d'un ancien soldat, dont la brusquerie est tempérée par un respect profond. Elle connaissait donc l'habitation et le garde.

—Si j'allais jusque-là, se disait-elle. Il me parlera de Julien. J'aurai des nouvelles. Il me dira s'il est en congé, s'il doit venir ou s'il faut que je me résigne à ne pas le voir cette année.

Elle hésita un peu. Cela lui paraissait hardi. Mais elle était si près de la maison et elle avait si grande envie de parler de Julien ! Le jardinet qui entoure la maison forestière confine au bois ; sur la lisière, Marguerite s'arrête. On ne peut la surprendre, là où elle est, tant la forêt est touffue. Elle regarde. Elle est un peu surprise. Il y a sur tout quelques gardes forestiers en tenue. Les femmes sont en noir. Pourquoi ? Dans certaines campagnes, les femmes se mettent en noir aussi bien pour des fêtes que pour des deuils et les bonnets restent blancs.

L'idée d'un malheur ne vint pas à l'esprit de Marguerite. Au contraire, elle pensait bien qu'il y avait là, sans doute quelque réjouissance. Elle fut honteuse à la pensée qu'elle pouvait être surprise.

—Non, je n'irai pas, se dit-elle. Si quelque jour je rencontre le père de Julien, et certainement dans mes promenades je le rencontrerai, il sera temps de lui demander ce que je veux savoir.

Au moment où elle rentrait sous bois, un bruit lointain arriva jusqu'à elle et l'arrêta, son cœur était épouvantablement serré. C'était un chant des morts. Bientôt apparut un cortège funèbre, venant du village. Un enfant de chœur tenant une croix noire, des chantres, le prêtre, vêtu de surplis et de l'étole noire.

—Mon Dieu, qui donc est mort ?

Elle revint vers la route, machinalement et regarda du côté de la maison où les enfants de chœur, chantres et prêtres viennent de s'engouffrer, et d'où elle entend sortir des prières psalmodiées autour d'un cercueil.

—Qui donc est mort ? répéta-t-elle avec angoisse.

Elle se sent faible. Sa gorge est desséchée. Mille imaginations traversent son cerveau en une seconde. Qui donc est mort ? Le père Rémondet est veuf depuis longtemps. Est-ce lui ? est-ce Julien, malade peut-être au régiment et qui a voulu mourir auprès de son père. Est-ce lui, grand Dieu ?

Le cortège lugubre sort de la maison, précédant un cercueil porté par quatre gardes forestiers. Elle regarde ceux qui sont là. Ses yeux sont si brouillés par les larmes qu'elle ne reconnaît personne. Pourtant oui, elle voit bien, elle ne se trompe pas, derrière un cercueil marche un militaire, seul, la tête découverte et baissée, comme alourdie par la douleur, un militaire, oui, et même un officier, un sous-lieutenant.

Elle reste à genoux, elle n'a pas la force de se relever, mais elle essuie ses yeux à plusieurs reprises, elle veut voir ! Le cortège passe devant elle. L'officier, c'est Julien. Il a les yeux rouges et